

Ed. CHAVANNES. — *Fables et contes de l'Inde extraits du Tripitaka chinois*. — [Actes du XIV^e Congrès International des Orientalistes, Leroux, 1905, in-8°, t. I, pp. 84-145.]

Depuis la publication en 1859 du livre de JULIEN sur *Les Avadânas* (Paris, 5 vol. in-12), la sinologie a fort négligé les contes hindous incorporés au *Tripitaka*. JULIEN d'ailleurs n'avait à sa disposition que deux encyclopédies du VII^e et du XVI^e siècle ; il fallait remonter plus haut. Dans ces dernières années, MM. SYLVAIN LÉVI, Ed. HUBER, F. W. K. MÜLLER ont fait à l'ancienne littérature des contes du *Tripitaka* chinois quelques emprunts intéressants. C'est un travail d'ensemble sur ce sujet que M. Ch. poursuit depuis assez longtemps ; il en a détaché des fragments pour les présenter au congrès d'Alger. Les contes qui sont ici traduits se retrouvent en d'autres domaines ; des notes, que M. BASSET a enrichies de sa grande information, donnent la bibliographie essentielle pour chacun d'eux. On trouvera là plusieurs fables ésopiques très connues, et, en particulier des récits apparentés aux fables suivantes de la Fontaine : *La tortue et les deux canards* (pp. 88 et 90) ; *L'ours et l'amateur des jardins* (pp. 91, 92) ; *Le loup et le cigogne* (pp. 93, 94) ; *L'huitre et les plaideurs*, pour la morale (p. 97) ; *Le lion et le rat*, au même point de vue (p. 98).

Sur un des contes, j'aurais quelques remarques à faire. Il s'agit de celui qui porte le n^o XXV (pp. 156-158). Deux hommes, élèves du même maître, voyagent, et l'un d'eux, voyant les traces d'un éléphant, en déduit, par des inférences qui réjouiraient Sherlock Holmes, que c'est un éléphant femelle, que la bête est grosse d'un petit du sexe féminin, qu'elle est borgne, et qu'elle porte une femme enceinte d'une fille. Laisant les autres détails, je relève ici seulement que le sexe de l'enfant est révélé en voyageur sagace par ce fait que l'éléphant et, quand elle a marché à terre, la femme ont marqué plus profondément dans le sol l'empreinte de leur pied droit ; c'est le poids du fœtus qui en est cause. M. CH. fait observer que ceci est en contradiction avec le texte de l'*Avadānaçataka* (trad. FEER, p. 5), où il est dit : « Du moment où il connaît l'entrée du fœtus, il sait si ce sera un fils ou une fille ; si c'est un fils, il repose sur le côté droit ; si c'est une fille, il repose sur le côté gauche. » Il est donc intéressant de pouvoir citer un texte fort ancien de la littérature chinoise laïque, où la même version se trouve que dans le conte hindou traduit par M. CH. J'emprunte ce texte à la biographie de 華陀 Houa T'o.

nomades est toute faite ; elle se retrouve par exemple p. 559. — P. 528 : Je pense qu'au lieu de « au bout de six mois », il serait plus correct de traduire par « le sixième mois », de même que pour les grossesses ordinaires, on dit qu'elles aboutissent « le dixième mois ». — P. 530 : J'ai lu souvent *Sin kiang che lio*, comme le fait ici M. CH. ; mais je doute aujourd'hui que cette lecture soit juste. Le mot 識 *che* étant pris ici au sens de 誌 *tche*, ce doit être un des cas où il se prononce *tche* (cf. GILES, *Chinese English Dictionary*, s. v. 識). — P. 559, note. M. CH. fait allusion aux objections que, sur la foi de SCHLEGEL, M. MARQUART a élevées contre l'identification de 奄蔡 Yen-ts'ai avec le nom des Aorsoi. La nasale dentale finale, selon SCHLEGEL, ne pourrait représenter l'*r*, contrairement à ce que HIRTH avait prétendu antérieurement. C'est HIRTH qui avait raison, et les exemples du type de *pan-nie-p'an* = *parinirvāna* abondent dans les transcriptions bouddhiques comme dans le nomenclature géographique. Seulement, cette transcription n'est établie que pour des mots qui, historiquement, ont toujours eu une nasale dentale finale, au lieu que 奄 *yen* est de ceux qui, jusqu'à l'époque mongole inclusivement, se terminaient en nasale labiale. C'est pour cette dernière raison que je ne crois guère possible l'équivalence proposée par M. GILES. — P. 559 et ss. : 勝兵 *cheng-p'ing* veut-il bien dire « soldats d'élite » ? — P. 560, l. 7 : Je ne sais si l'édition de M. CH. a ici pour « martre » le mot 貂 *tiao*, comme plus haut ; l'édition xylographique de 1887 écrit 鼠 *chou* « rat ».

le célèbre médecin chinois mort en 220 A. D. (cf. GILES, *Biogr. Dict.*, n° 850). Cette biographie est insérée au ch. 112 du *Heou han chou* et au ch. 29 du *San kouo tche*. Je m'appuierai sur le *San kouo tche*, parce que cette histoire, écrite dès la seconde moitié du III^e siècle par 陳壽 Tch'en Cheou, est, comme rédaction, plus ancienne que le *Heou han chou*. La biographie commence par le passage bien connu suivant lequel Houa T'o opérant les malades après les avoir au préalable endormis avec du haschich (cf. *B. E. F. E.-O.*, III, 409). Puis vient l'histoire d'une femme qui, enceinte de six mois, souffrait de douleurs violentes. « (Houa) T'o lui tâta le pouls, et dit : Le fœtus est mort. Il fit tâter par quelqu'un pour savoir où (le fœtus) était. S'il était à gauche, c'était un garçon ; s'il était à droite, c'était une fille. Les gens constatèrent qu'il était à gauche. Là-dessus, (Houa T'o) prépara un bouillon pour le faire descendre, et il vint en effet (un fœtus) du sexe masculin. » Le texte utilisé par M. CH. a été traduit en 251 A. D. Le traducteur a-t-il modifié le texte original pour l'accommoder à la croyance chinoise ? Ou la tradition de l'*Āvadānaçataka* ne reproduit-elle peut-être pas une opinion constante de la médecine hindoue ? Je ne suis pas en mesure de répondre à ces questions. Je ferai seulement observer que, la gauche étant la place d'honneur en Chine, il était normal que le fœtus mâle l'occupât (1).

P. PELLIOU

T'ANG Tsai-fou. — *Le mariage chez une tribu aborigène du sud-est du Yun-nan d'après une relation de Tch'en Ting* 陳鼎. — (*T'oung Pao*, sér. II, vol. VI, pp. 572-622.)

Le 滇黔土司婚禮記 *Tien k'ien l'ou sseu houen li ki* de Tch'en Ting a fait l'objet d'une communication de M. T. au congrès d'Alger avant d'être traduit par lui dans le *T'oung Pao*. Je signale le fait parce que c'est la première fois qu'un Chinois prend réellement part aux travaux d'un congrès d'orientalistes ; et d'ailleurs c'est aussi la première fois qu'un Chinois donne un article scientifique à une revue européenne. Il y a là un signe des temps nouveaux, et nous pouvons beaucoup attendre d'une collaboration de l'érudition indigène et de la philologie occidentale.

Tch'en Ting nous est connu par ailleurs. Comme le rappelle M. T., il a publié un 東林列傳 *Tong lin lie tchouan* en 24 ch., et un 滇黔紀游 *Tien k'ien ki yeou* en deux ch. Ce dernier ouvrage, qui raconte les voyages de l'auteur au Yunnan et au Kouei-tcheou, se trouve dans plusieurs *ts'ong-chou*, entre autres dans le 說鈴 *Chouo ling*, dans le 雲南備徵志 *Yun nan pei tcheng tche* et dans le 學海類編 *Hio hai lei pien*. J'ajouterai que Tch'en Ting est encore l'auteur d'un 黃山史檠 *Houang chan che kai* incorporé au 昭代叢書 *Tchao tai ts'ong chou* (2), et d'un 留溪外傳 *Lieou k'i*

(1) P. 80. M. CH. transcrit 頰 par *ngan* : c'est la transcription que donnait jadis JULIEN. Je la crois inexacte ; les transcriptions ne paraissent justifier que la prononciation *ngo* de GILES, à ancienne implosive dentale finale. *Ngan* pourrait en effet s'assimiler en *ar*, mais je n'ai jamais vu de nasale dentale finale répondre à une sifflante, quelque évolution dialectale qui ait modifié d'ailleurs cette sifflante, comme c'est le cas pour certaines implosives dentales finales : 頰波 *ngo-po* pour *açva* ne peut à mon sens s'expliquer par *ngan-ngo* ; la prononciation régulière de 頰 est d'ailleurs *ngo*, et *ngan* est exceptionnel, justifié seulement par un exemple du *Che ki*.

(2) Cf. DOUGLAS, *Catalogue of Chinese books and manuscripts*, p. 24.